

daient, en l'encadrant admirablement, son visage, d'un ovale parfait ; son nez, d'une forme droite, irréprochable, n'avait rien de ces arêtes, délicates mais un peu dures et tranchées, qui gâtent, sans que l'on puisse s'en rendre compte, les plus jolis visages, en leur donnant un caractère de résolution en désaccord avec la timidité et la faiblesse féminines, ces deux grâces irrésistibles qui séduisent les yeux par le cœur.

Quant à sa bouche, c'était celle d'un enfant : seulement ses lèvres nuancées du plus vif incarnat, plutôt épaisses que minces, et dessinées avec une rare perfection, annonçaient une sève et une puissance que ne possède pas l'adolescence.

Au moment où de Morvan remarqua pour la première fois Nativa, la jeune fille n'était pas telle que nous venons de la dépeindre : la violente émotion qu'elle avait éprouvée, en voyant tomber son père à la mer, avait jeté la pâleur et l'immobilité de la mort sur son adorable visage.

Toutefois sa beauté, au lieu de disparaître, n'avait fait que se métamorphoser : de triomphante, elle était devenue touchante.

La première pensée du gentilhomme breton fut d'abandonner la barre et de secourir la jeune fille ; peut-être, sans une vague furieuse qui vint, avertissement salutaire, le rappeler à la réalité, eût-il commis cette imprudence, qui, dans leur position critique, ce serait fatalement changée en catastrophe.

— Mille tonnerres ! s'écria le maquignon Mathurin, à qui l'intention de de Morvan n'avait pas échappé ; mille tonnerres ! prenez donc garde, monsieur le chevalier, il est un temps pour tout !

A cette apostrophe, sinon grossière, au moins de mauvais goût, de Morvan rougit malgré lui et garda le silence. Presque au même instant, Nativa reprit connaissance.

— Mon père, mon bon père, dit-elle en s'essayant au fond de l'embarcation et en plaçant sur ses genoux la tête de l'homme à l'air fier et aux cheveux grisonnants, c'est moi, votre fille, Nativa, qui vous appelle. Pourquoi ne me répondez-vous pas ? Monsieur, continua la pauvre enfant en s'adressant en français à de Morvan, car elle s'était exprimée en espagnol en parlant à son père, Monsieur je vous en conjure, venez à mon secours ! Oh ! vos soins seront généreusement récompensés ; mon père est riche, très riche, et il ne regarde pas à l'or !

A ces paroles, de Morvan se sentit rougir de nouveau et éprouva un mouvement de rage folle et sans objets.

— Faites-vous donc noyer pour vous entendre jeter de pareils compliments à la tête ! dit tranquillement Mathurin. Ah ! maudite race espagnole, continua-t-il en baissant la voix comme se parlant à lui-même, race sans grandeur et sans entrailles, qui ne croit qu'à la puissance de l'or, et ne comprend ni l'abnégation ni le dévouement, quand donc disparaîtras-tu à jamais de la terre !

Nativa comprit au ton d'amertume avec lequel le jeune homme lui répondit, combien elle avait dû le blesser.

Elle allait faire ses excuses, quand une vague énorme heurta l'embarcation, qu'elle manqua de renverser.

Entraînée par ce choc de dessus les genoux de sa fille, où elle reposait, la tête du père de Nativa alla frapper avec violence contre les parois de l'embarcation.

Cette terrible secousse tira l'inconnu de son évanouissement.

Il balbutia d'abord quelques mots incohérents et sans suite ; puis bientôt il reconnut sa fille, lui sourit doucement, et se replaça de lui-même dans la position première qu'il occupait, tout en murmurant :

— Je suis brisé, je n'en suis plus !

Une fois rassurée sur le sort de son père, la jeune Espagnole leva ses grands yeux bleus sur de Morvan, et lui dit d'une voix caressante :

— Pensez-vous, monsieur, que le succès doive couronner votre dévouement ? Avons-nous encore quelques chances de salut ?

— Nous sommes aidés par la marée, et si le vent continue toujours à souffler du large, avant une demi-heure nous aurons atteint la plage.

— Que de reconnaissance ne vous dois-je pas, monsieur ! dit Nativa rêveuse.

— Aucune, mademoiselle, répondit froidement le jeune homme. Ce n'est pas parce que c'était *vous* qui étiez en danger que je suis venu à votre secours, — car je ne vous connaissais pas ; — j'ai tout bonnement obéi à la voix de l'humanité et de ma conscience. Ce que j'ai fait pour vous, je l'eusse fait pour tout le monde.

— Mais mon père, monsieur, mon pauvre père qui, sans votre héroïque dévouement, ne serait plus !

— Je me serais également jeté à la mer pour sauver un matelot, mademoiselle.

Les réponses froides et sèches de Morvan produisirent un effet bien différent sur deux des personnes que contenait l'embarcation :

Un teinte de tristesse, semblable à un de ces nuages légers qui, à peine formés, disparaissent l'été dans l'azur du ciel, passa sur le visage de la jeune fille, tandis qu'un sourire joyeux et approuvateur épanouit les lèvres du maquignon Mathurin.

Vingt minutes après la question de Nativa, l'embarcation rangea la grève : le gentilhomme breton ne s'était pas trompé dans ses calculs.

Encore quelques secondes, et les pieds des naufragés allaient enfin toucher le sol, quand de Morvan imprima un brusque mouvement à la barre et changea la direction suivie par le bateau.

— Avez-vous envie de recommencer une nouvelle promenade en mer ? dit le maquignon Mathurin, avec ce sang-froid un peu moqueur qui semblait lui être habituel.

— Non, répondit le jeune homme, mais je ne tiens nullement à être massacré. Regardez donc un peu la réception que l'on nous prépare sur la plage.

— Tiens ! s'écria Mathurin, en levant les yeux, mais ils sont pleins de persévérance ces braves Penmardiens ! C'est fort joli à eux d'avoir ainsi attendu notre retour pendant une dizaine d'heures ! Tonnerre ! qu'elle profusion de gaffes, de haches et de crocs en notre honneur ! De quoi dépecer dix baleines !

— Nous sommes perdus ! dit Nativa qui pâlit légèrement, mais resta impassible et fière dans sa contenance.

— Oh ! ne craignez rien, mademoiselle, s'écria de Morvan, grâce à Dieu j'ai eu la précaution de m'armer ; je dispose de la vie de deux de ces misérables au moins, et j'userai de mon pouvoir. Cet exemple de sévérité suffira pour faire rentrer ces sauvages dans le devoir.

Le jeune homme retira alors de dedans son manteau ses pistolets qu'il y avait placés pour les garantir de l'eau de la mer, et les arma après en avoir vérifié les amorces.

Aussitôt un homme couché sur un rocher isolé, qui n'était guère séparé de l'embarcation par plus de quinze pas, se leva vivement et dirigea vers de Morvan le canon d'un mousquet.

— Legallec ! s'écria Alain en s'élançant de dessus son banc pour aller couvrir son maître de son corps.

Mais avant que le serviteur eût eu le temps d'accomplir son généreux projet, le coup partit.

— Touché ? demanda laconiquement Mathurin.

Le chevalier, avant de répondre, ajusta Legallec avec un de ses pistolets et fit feu : l'assassin chancela et tomba les bras pendants, la tête la première, dans la mer.

— Oui, à l'épaule ! répondit seulement alors de Morvan au maquignon : ce n'est rien ! Il ne s'agit pas de moi pour le moment. Occupons-nous d'abord de la conduite que nous devons tenir.

— Si nous étions seuls, dit Mathurin, je vous proposerais de continuer notre route, mais la présence de cette jeune fille et celle de son père à moitié noyé entraveraient nos mouvements et nuiraient à l'énergie de notre débarquement. Ne faudrait-il pas mieux longer la côte et nous arrêter à la première cabane que nous apercevrons !